

## LA CONQUÊTE DU ROUVENZORI

---

Il n'est rien de plus surprenant dans l'histoire de l'asservissement progressif de la nature au joug de l'homme que la persistante ignorance où demeurèrent si longtemps les peuples civilisés concernant les hautes cimes de l'Afrique centrale. Que les pôles protégés par leurs formidables banquises se soient défendus contre l'effort de l'explorateur, on le conçoit aisément; mais qu'en Afrique, un puissant massif montagneux dont, au reste, les Anciens connurent l'existence ait pu jusqu'à ces derniers temps se soustraire à toute investigation, c'est là un fait à peine croyable. Il s'explique par cette particularité que les marécages tropicaux sis au pied du Rouvenzori dégagent des vapeurs incessantes qui imprègnent l'atmosphère et la rendent opaque au point de cacher, pendant des mois entiers, la silhouette des monts aux regards des habitants de la région.

C'est ainsi que lorsque, le 24 mai 1888, l'illustre Stanley eut, au cours d'un de ses voyages, la première vision du Rouvenzori et aperçut dans le ciel la majestueuse apparition de ses neiges éternelles, plus d'un parmi ses prédécesseurs avait parcouru ces lieux sans avoir la même chance, Sir Samuel Baker en 1864 n'avait constaté là que des collines élevées — en réalité les premiers contre-forts du Rouvenzori — et les avait baptisées *Blue mountains*. Stanley lui-même avait, en 1875, campé sur ces pentes sans rien deviner de ce qu'elles décelaient et sans croire aux récits que lui faisaient les indigènes. Harry Johnston en 1876 avait exploré toutes les rives du lac Albert et pris pour un mirage la ligne argentée qui, une seule fois et pendant de courts instants, s'était montrée à lui.

Le plus singulier est encore que cette montagne fantôme était recherchée depuis longtemps sur la foi de Ptolémée. Les Anciens, ainsi que nous venons de le dire, possédaient sur elle des informations assez précises. Eschyle ne parle-t-il pas de « l'Égypte nourrie par les neiges » et Aristote ne mentionne-t-il pas la « montagne d'argent » source du Nil ? Ptolémée parle des « Monts de la Lune » et des grands lacs qui les entourent ; les géographes arabes tiennent le même langage et la tradition s'en était maintenue

parmi les populations africaines... mais les Européens dont se jouait l'atmosphère avaient fini par ne plus croiser aux « Monts de la Lune ». Speke les identifiait avec une modeste chaîne volcanique qu'il avait observée entre les lacs Kiva et Albert Edouard et Baumann, avec une chaîne non moins modeste située dans l'Urundi, au nord-est du lac Tanganyka. Il y avait bien aussi le Kenya et le Kilimandjaro découverts en 1849 par des missionnaires allemands mais tout à fait en dehors du bassin du Nil ; de sorte qu'il semblait judicieux de conclure ou que les Monts de la Lune étaient issus de l'imagination fertile des hommes ou bien qu'on les avait jadis inexactement et à tort introduits dans le système oro-hydrographique du Nil.

Voilà pourquoi la date du 24 mai 1888 fut une des dates les plus mémorables dans les annales universelles. Non seulement Stanley, ce jour là, découvrit les glaciers d'où coulait en partie du moins, le grand fleuve, mais il réconcilia du même coup la science moderne et la science antique. Quelles étaient pourtant la configuration et la nature de ces glaciers ? Pouvait-on même leur donner ce nom ? Ne s'agissait-il pas de simples couches neigeuses ?... Ces questions avec bien d'autres excitèrent l'ardeur des vaillants pionniers d'Afrique. Dès 1889, Stanley revenait vers le Rouvenzori et un de ses compagnons, le lieutenant Stairs y poussait une première exploration jusqu'à l'altitude de 3.254 mètres. En 1891 Stuhlmann, compagnon d'Emin Pacha, atteignait la limite de la neige à 4.063 mètres et distinguait quatre groupes principaux de cimes distinctes. En 1894 et 1895, Scott Elliott reconnaissait dans les vallées les traces d'anciens glaciers. En 1900, Moore atteignait à 4541 mètres une des crêtes supérieures et posait le pied sur un véritable glacier. Après lui vinrent Fergusson, Bagge, Sir Harry Johnston — en 1901, Wylde et Ward, en 1903 le révérend Fisher et sa courageuse femme — en 1904 le docteur David — en 1905 une vraie caravane d'alpinistes avec un guide de Zermatt — en l'année 1906, de nouveau le couple Fisher puis un autre pasteur anglais précédant de peu une expédition scientifique envoyée par le British Museum ; tous ces hardis voyageurs déployèrent autant de persévérance que d'énergie sans pourtant que les résultats espérés fussent atteints. Les hauteurs reconnues demeuraient approximatives et on continuait de se demander si les quatre groupes dont l'existence était reconnue se trouvaient reliés entre eux par des crêtes ou séparés par des vallées.

C'est que l'ennemi qui si longtemps avait jalousement dérobé la vue du Rouvenzori à la curiosité des hommes le protégeait maintenant contre toute conquête. Quelle que fut l'époque de l'année choisie par eux, quelques précautions que leur suggérât leur ingéniosité, les explorateurs s'étaient trouvés les uns après les autres aux prises avec un mauvais temps perpétuel ; pluies diluviennes, bourrasques, orages, décharges électriques et surtout brouillards et nuées, tel était le régime intolérable qu'ils avaient eu à affronter et contre lequel les tentatives individuelles se trouvaient impuissantes. Alpinistes et savants, même groupés à plusieurs, n'y pouvaient suffire ; il fallait une expédition formidable, longuement préparée, minutieusement organisée. Telle était la tâche ardue qui tenta — à peine échappé aux glaces du pôle — la vigoureuse audace de Louis Amédée de Savoie, duc des Abruzzes.

A la fin de mai 1906, le prince était au pied de Rouvenzori prêt à en entreprendre la conquête. Il y avait alors dix-huit ans que Stanley l'avait découvert. A Paris au même moment le Comité International Olympique décernait à Mgr. le Duc des Abruzzes le diplôme olympique et, au cours d'un festival tenu à la Sorbonne, remettait solennellement le précieux parchemin au comte Torrielli, ambassadeur d'Italie en France, que S. A. R. avait en partant désigné pour le représenter en cette mémorable circonstance. Aujourd'hui la relation du voyage du duc des Abruzzes a paru. C'est un admirable volume écrit en italien et traduit en plusieurs langues. Des photographies nombreuses et d'une incomparable perfection l'illustrent(1). On peut suivre au jour le jour la marche et les progrès de l'expédition. Nous voulons essayer de résumer pour nos lecteurs les passages les plus saillants d'un récit qui a tout l'intérêt passionnant d'une épopée grandiose.

## I

Le Rouvenzori s'élève à une sorte de carrefour non seulement géographique mais encore politique. A ses pieds se rejoignent l'Afrique orientale anglaise, l'Afrique orientale allemande et le Congo belge. Non loin commence l'Afrique française. Le premier des grands lacs africains en partant du Cap est le lac Nyassa qui

(1) L'édition française a paru chez Plon Nourrit et Cie à Paris. 1 vol. de 352 p. avec 180 illustrations dans le texte, 21 planches, 5 panoramas en phototypie et 5 cartes.

sépare la Rhodesia britannique des possessions portugaises et allemandes; puis vient le lac Tanganyka lequel s'étend entre l'Etat du Congo et l'Afrique orientale allemande ; plus haut, un peu vers l'Est l'énorme lac Victoria partagé entre Anglais et Allemands ; enfin vers l'Ouest, en territoire anglais mais proches du Congo belge, les lacs Albert Edouard et Albert. C'est exactement entre ces deux dernières nappes d'eau que se trouve le Rouvenzori dont on sait maintenant que la cime la plus haute s'élève à 5. 125 mètres. Le Kenia et le Kilimandjaro atteignent l'une 5852, l'autre 6010 mètres. Voilà trois masses montagneuses qui peuvent certes prendre rang parmi les plus bizarres du globe. Leurs sommets forment un incroyable triangle dont nulles chaînes, si modestes soient-elles, ne dessinent les cotés. On dirait trois montagnes arrachées à quelque continent lointain, transportées là par un caprice de Titans et posées sur le sol comme de pesants bibelots sur une vaste table. La comparaison ne vaut pourtant que par rapport à la hauteur considérable de ces monts ; en réalité, le sol d'où elles s'élèvent n'est pas plan ; il est agité et crevasse. Le Rouvenzori en particulier se trouve situé dans l'un des deux *rifts* ou ravins géants qui caractérisent si curieusement cette portion du continent noir. Ce sont deux énormes dépressions dont la largeur varie de 30 à 70 kilomètres et qui courent à peu près parallèlement du sud au nord. Ainsi, le Rouvenzori s'élève en un point où le sol est à environ trois cents mètres plus bas que la moyenne du pays environnant. C'est là une bizarrerie de plus. En voici encore une autre. Bien que relativement voisin du lac Victoria et du Congo, il ne dépend aucunement de leur système et toutes ses eaux, qu'elles coulent au sud, au nord, à l'est ou à l'ouest contribuent à l'alimentation directe du Nil. Enfin, — troisième constatation intéressante et imprévue : le Rouvenzori ne fait pas partie de la ligne de partage des eaux, laquelle est constituée par une suite basse de collines entièrement dissimulées dans la grande forêt congolaise découverte par Stanley. Assurément, il est bien rare que la géographie révèle un ensemble d'étrangetés semblables à celles-là.

Plusieurs de ces points, sinon tous, demeuraient imprécis avant l'exploration de Mgr le duc des Abruzzes. Quant aux aspects mêmes du Rouvenzori, à sa forme, à sa nature, l'imprécision était plus grande encore. Disons tout de suite qu'après les importants travaux du prince et de ses compagnons de tels problèmes ne se posent plus. Le Rouvenzori a la forme d'un G le long duquel à

intervalles assez réguliers s'espaceraient six groupes de cimes neigeuses avec glaciers séparés par des cols sans neige. La longueur totale de la crête n'est que de dix-neuf kilomètres environ, La zone des glaces n'en occupe en tout que onze avec une largeur d'environ six et demi. Il semble que ces glaciers soient en diminution. Sans parler de l'énorme développement qu'ils atteignirent dans la dernière période glaciaire, des traces récentes indiquent leur constant recul. Du reste aucun d'eux n'a de bassin comme c'est le cas dans les Alpes. Ce sont des espèces de calottes de glace posées sur les cimes et frangées de corniches et de stalactites sans nombre dues à la succession perpétuelle de gel et de dégel qui se fait sentir jusqu'à leur lisière. Il ne faut pas oublier en effet que ces pics se dressent en pays équatorial et que la végétation n'y disparaît qu'à 5.000 mètres, c'est-à-dire tout prêt du sommet. Les lycopodes, les bambous, les orchidées, les fougères arborescentes y dominent jusqu'à près de 4.000 mètres et ensuite les seneci jusqu'aux bords mêmes des glaciers.

La formation du Rouvenzori paraît due à un soulèvement en bloc d'une portion de l'ancien plateau de l'Afrique centrale et d'autre part à la présence, au centre, de rochers résistant à la dégradation physico-chimique des agents externes tandis qu'à l'entour le gneiss et le mica abondent.

Tels sont en quelques mots les résultats d'ensemble de l'investigation scientifique conduite par l'expédition de Mgr le duc des Abruzzes. Il nous reste à suivre rapidement l'expédition elle-même dans son remarquable voyage.

## II

Elle débarqua à Monbasa le 3 mai 1906. Monbasa, port situé sur l'océan Indien au nord de Zanzibar, fut fondé en l'an 1000 par les Persans et l'excellence de sa situation en fit pendant des siècles un objet de dispute entre les Arabes, les Portugais et les Turcs. La domination portugaise qui s'y affirma puissamment disparut en 1729. Pendant les cent années qui suivirent, Monbasa fut gouverné au nom des Imans d'Oman par la famille arabe des Mazrui ; puis en 1837 les Imans, ayant transféré leur capitale de Mascate à Zanzibar, reprirent en mains le gouvernement de cette région. A partir de 1848, nombre d'explorateurs anglais et alle-

mands prirent Monbasa pour centre de leurs expéditions et bientôt s'y constituèrent des compagnies de commerce qui, tant par des traités directs avec les chefs indigènes que par des concessions obtenues du Sultan de Zanzibar, y firent pénétrer la civilisation moderne. Lorsqu'en 1890 l'Angleterre et l'Allemagne s'entendirent pour déterminer leurs zones respectives d'influence sur la cote orientale du continent africain, Monbasa se trouva dans le lot anglais. Elle fut annexée pratiquement en 1893. Et presque aussitôt, on commença la construction du chemin de fer qui devait la relier au lac Victoria. De Monbasa au lac, la distance est de 940 kilomètres et les voyageurs qui accomplissent aujourd'hui en deux jours ce voyage qui exigeait trois à quatre mois il y a quinze ans, peuvent se représenter ce que fut le labeur des ingénieurs chargés d'établir la voie ferrée à travers un pays sans ressources, privé d'eau, fort accidenté néanmoins (le chemin de fer s'élève à deux reprises à plus de 2.300 mètres) et dévasté par la terrible mouche tsé-tsé. Les habitants tout à fait sauvages et dépourvus de la moindre industrie ne pouvaient être d'aucune aide. On dut transporter de l'Inde une armée de vingt mille travailleurs qu'il fallut nourrir, loger, vêtir, pourvoir d'outils et protéger, non seulement contre les lions anthropophages mais contre les hommes aussi car, avec sa tranquille audace, l'Angleterre n'avait même point attendu pour poser ses rails que l'Ouganda fut pacifié.

*(à suivre).*

---

## FRESH AIR AND ITS APOSTLES

---

Germany and Switzerland have probably done of late more than any other country to bring into practice the belief in the value of fresh air as the most powerful source of health. In his recent book (1) Lieutenant J. P. Müller tells us of the extensive and beautiful « King Frederic-Augustus Baths » situated in the centre of a pine-forest near Dresden. The Priesnitz river gives fine

(1) The fresh air book by J. P. Müller, « Health and Strength » edition, London.